

## ANNEXE



## PREFACE <sup>1</sup>

Toutes les races du monde évoluent. Ce que nous appelons le progrès de l'humanité n'est que le mouvement représenté par l'ensemble de ces évolutions. Toutefois, ce mouvement est déterminé par des causes qui varient d'intensité selon les circonstances et les milieux, et le graphique qu'on en pourrait tracer est bien loin d'avoir toujours et partout comme base le même rayon. Aussi ne saurait-on additionner ni mettre en parallèle les évolutions des différentes sociétés humaines. Quoique, d'une manière générale, elles paraissent suivre des directions analogues, elles ne s'effectuent point de concert : les unes vont plus vite que les autres ; certaines, après des débuts rapides, s'attardent ensuite durant des siècles et leur courbe ascensionnelle, qui s'est élevée d'abord presque verticalement, demeure voisine de l'horizontale pendant une période plus ou moins longue ; souvent, c'est l'inverse qui a lieu, et la marche en avant ne se déclenche qu'à la suite d'une stagnation dont on aurait pu croire qu'elle ne cesserait jamais.

Ce dernier cas est celui de la plupart des populations noires de l'Afrique et particulièrement des sociétés établies dans la portion centrale de ce continent. À peu près complètement isolées du reste de l'humanité au cours de milliers d'années, elles n'avaient pas, jusqu'à une époque toute récente, reçu cette sorte de coup de fouet de l'extérieur, qui a précipité tant de sociétés asiatiques et européennes sur la voie du progrès. Lorsque nous sommes entrés en contact avec elles, nous les avons trouvées dans un état vraisemblablement très voisin de celui où elles étaient deux mille ans auparavant, et nous avons eu l'impression qu'elles y demeureraient éternellement. Mais voilà que, brusquement, nous avons abattu les murailles qui, depuis le début, les avaient préservées de toute influence du dehors. Par des brèches nombreuses et largement ouvertes se sont introduites des idées nouvelles, qui avaient mis des siècles à mûrir chez nous, ne s'y développant que lentement et progressivement, et qui, d'un coup, sont tombées toutes faites au sein d'un monde auquel elles s'imposaient sans qu'il pût les comprendre.

---

<sup>1</sup> Texte de M. Maurice Delafosse, ancien gouverneur des colonies, professeur à l'École coloniale et à l'École des langues orientales, qui figurait en préface dans l'édition originale de 1926.

De ce heurt imprévu entre deux civilisations, dont l'une avait marché alors que l'autre était restée stationnaire, il en résulte fatalement une période de trouble et de malaise dont on se demande quelles seront la durée et l'issue. La culture européenne détruira-t-elle l'édifice social africain et y substituera-t-elle l'édifice social européen ? Ou bien la civilisation africaine résistera-t-elle victorieusement à l'emprise de la civilisation européenne ? Ou encore, des réactions réciproques de l'une sur l'autre, naîtra-t-il une civilisation intermédiaire, qui conservera le fond africain en le déguisant sous une vêtue européenne ?

Telles sont les questions que s'est posées M. Paul Salkin, qui est un juriste éminent et un profond penseur. Ancien professeur de droit dans une université de Belgique, appelé à exercer au Congo les fonctions de magistrat et actuellement conseiller à la cour d'appel du Katanga, il a observé, avec une consciencieuse objectivité, les faits dont il a été témoin au cours des longues années de ses séjours dans l'Afrique centrale. En 1920, il avait exposé le fruit de ses premières méditations dans un ouvrage intitulé *Études africaines*, qui eut un grand retentissement et qui est d'un sociologue averti en même temps que d'un colonial très bien informé. Il y avait décrit l'organisation des sociétés noires du groupe bantou, analysé leurs conceptions, étudié les changements que peut apporter dans leur fonctionnement normal l'intervention européenne, et discuté le bien et le mal devant résulter de ces changements pour l'avenir de ces sociétés elles-mêmes et, indirectement, pour l'avenir des colonies dont elles constituent le capital humain.

Depuis l'apparition de ce livre, des événements se sont produits, rendant plus angoissants les problèmes de l'évolution noire sous la poussée d'idées venues d'Europe et déformées en Afrique par la mentalité des indigènes qui les accueillent. Certaines prédications évangéliques, en se combinant avec l'exaltation mystique des races autochtones, ont abouti çà et là à une sorte de compromis entre la religion et la superstition, que l'on appelle le « kibanguisme » au Congo belge, du nom d'un indigène – Kibango – qui s'en est constitué l'apôtre, et dont la diffusion semble une menace pour l'équilibre des sociétés noires. En même temps, une propagande obscure, qui paraît se rattacher par ses tendances à ce qu'on dénomme le mouvement bolcheviste, vient parfois contrecarrer les efforts déployés par les gouvernements coloniaux en vue d'affermir les principes d'autorité et de discipline. D'autre part, ces efforts eux-mêmes ne se manifestent pas toujours ni partout dans un sens identique : tantôt la politique suivie vise à européaniser les indigènes, tantôt elle se propose le maintien des coutumes

locales. Même dans ce dernier cas, le développement matériel, l'importance croissante des exploitations industrielles, l'extension qui en résulte du salariat et de la propriété individuelle, ne manquent point de porter préjudice à la vieille armature collectiviste des sociétés noires. Il faut enfin tenir compte des progrès de l'instruction et de la christianisation.

Ce sont les résultats possibles de l'action, simultanée mais divergente, de tous ces facteurs divers que M. Paul Salkin a exposés dans son présent ouvrage. À vrai dire, celui-ci est une étude de sociologie coloniale au même titre que les *Études africaines* qui l'ont précédé. Mais, pour rendre ses développements moins arides et aussi pour leur donner plus de vie, l'auteur les a concrétisés, en quelque façon, sous la forme d'un récit dont il reporte les épisodes dans le futur.

Que l'on ne s'y trompe pas cependant : son nouveau livre n'est point une œuvre d'imagination ni un roman prophétique ; c'est un aperçu, mûrement réfléchi, de l'aboutissement d'une évolution sociale dont la progression normale se trouve contrariée par des forces inadaptées au milieu dans lequel elles agissent.

Paris, le 10 juillet 1926  
Maurice DELAFOSSE